

Pensées

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[6] (1903)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rait, selon l'ancienne mode, sculpter au fauteuil de telle ou telle pratrice.

Illustre entre toutes est la famille des Bernatelli. Son chef, Giacomo le Rouge, citoyen de Florence, privé d'un bras au service du pape Clément V, reçut de lui pour récompense un fief en Comtat Venaisin. Au lieu d'y suivre la fortune de son protecteur il se contenta d'envoyer son plus jeune fils y mener les Olivades. Quand les Médicis vinrent en France alors seulement la branche aînée des Bernatelli rejoignit la branche cadette, et, par la grâce de Dieu, pullula sur le sol de la patrie adoptive. Mais tout s'use, même la faveur céleste, et à cette heure, le seul rejeton de la génération dernière est une grande et frêle jeune fille, qu'un flatteur murmure vient d'accueillir à son entrée.

Elevée loin des villes, dans le vieux manoir familial, il a fallu l'occasion d'une fête pour qu'on la conduise à X***. Elle va ouvrir bien grand ses yeux bleus et ses oreilles roses, prendre de ce jour tout le plaisir qu'il comporte, puis elle s'en retournera dans son nid lointain, sans même s'asseoir au banquet final où les privilégiés de la noblesse et des arts videront la coupe fraternelle. Inconsciente de l'admiration qu'elle inspire, elle s'accoude au bord de sa loge, et laisse voir son aristocratique beauté. Ployante comme un roseau, sa taille se perd dans des flots de mousseline bleue, et son front s'ombrage sous un grand chapeau de paille où foisonnent les marguerites. Mais ce corps diaphane semble fait pour le corsage de brocart à longue pointe, ces bandeaux crépelés pour le petit bonnet de velours pourpre agrémenté de dentelle d'or. Ce cou si noble mérite un fil de perles. Ce teint lacté, ses cheveux roux, lui viennent des Florentines, ses aïeules, dont Pérugin et Boticelli fixèrent les délicates images. Florissante de jeunesse, elle évoque pourtant le passé charmeur et ce double attrait la rend incomparable. Assis à ses côtés en adoration, son père et sa mère étendent sur elle leur ombre secourable, et sont pareils à deux grands chênes entre lesquels croîtrait un lis.

La séance est ouverte. Un discours tombe pesamment des lèvres d'un illustre, puis, dans l'ordre indiqué, s'avancent pour concourir, les écoliers en gaisavoir. Le premier récitant à grand-peur et parle vite. Le second prononce mieux et tremble à peine. Le suivant est très brave et chante clair comme le coq au matin. Quelques-uns sont de doctes sires, déjà vainqueurs en d'autres tournois, et sachant de quel hameçon on attire la palme rêvée. Quelques autres sont de petits clercs, arrière-neveux de Fortunio, mais ayant mieux taillé leur plume, et considérant leur grand-oncle comme un bien novice apprenti. D'autres sont de vieux bardes que la jeunesse n'écoute plus, et, qui veulent, par un dernier succès, raffermir leur gloire ancienne. Tous ont leur tour, car, en ce jour de largesse, le temps même n'est pas marchandé.

Et les strophes se suivent, cadencées par les voix chaudes qui les déclament. D'aucuns les font sauter, gaillardes, sur leurs pieds courts, et s'arrêter un instant pour repartir de plus belle. D'autres les attar-

dent mollement aux espaces du rêve, ou les égarent aux sentiers du caprice. Il en est qui modulent les vers comme avec une flûte. Il en est qui les scandent comme avec un marteau. L'effet est parfois excessif, mais toujours juste et généralement agréable. La forme est soignée, caressée avec un soin jaloux une minutie savante. Pour le fond qui donc y songe? Il est clair que tous ces rimeurs n'avaient nulle chose à dire. Ils ont gazouillé en virtuoses, comme le rossignol des jardins. Ils se sentaient habiles, ils ont souhaité de plaire. Tous ont également mérité la palme, et l'embarras du choix peut seul différer le couronnement.

Mais patience! il reste encore un concurrent dont on n'a pas ouï les vers. Pécaïré! c'est un paysan pour de vrai, en gilet rouge et veste de toile, la cravate lâche, les guêtres hautes. Bien campé d'ailleurs, la jambe fine et le front largement dessiné. Son visage hâlé respire la franchise, et ses yeux gris racontent des choses lointaines. Oui-da, la nature l'a bien loti, ce fils là! Mais le pauvre ne s'en doute guère. Humble et craintif, étourdi par de si belles gloses, il hésite à dire sa harangue. Après ces muses coquettes aux fringants atours, que va-t-on penser de la sienne, pastoure naïve qui sent le thym et qui sait l'heure aux ombres des plantes?

Marius Roucal est de Toulon. Né sur le port, petit sixième d'une nichée pauvre, il s'est élevé tout seul, et quand il lui a fallu beaucoup de soupe, il a su qu'il la devait gagner. De bonne heure il s'est appris à radouber les navires. Quand l'ouvrage donne, il tape dru sur les carènes, et panse leurs plaies avec amour. Puis, quand il n'y voit plus assez clair pour la besogne, il regarde loin, loin, où la mer et le ciel se confondent. De petites lueurs s'allument dans la ville sombre. Saint-Mandrier devient tout rose, avec des glacis lilas et verts. Les flots, qui jamais ne reposent, racontent les légendes à qui sait les entendre, maronnant comme une aïeule, et larmoyant comme elle au radotage des souvenirs. Marius les écoute à mains jointes, et, tout bas, il se répète la chanson des flots.

À la morte saison, quand tous les bateaux sont au large, il fait sa provision d'hiver. Dans le bois de pins il va scier des planches, et l'ébranlement des ondes parfumées vient enchanter son odorat subtil. Des brindillons craquent sous ses pieds, avec un peuple de bêtes qui s'ébat dans les feuilles sèches; le bois gémit sous les dents de la scie; les copeaux blonds frisent sous le rabot. Beaucoup de nids sont dans les branches, et il tombe au travers des rameaux des gouttes de lumière qui s'en vont danser sur le sol.

(A suivre.)

Camille BRUNO.

PENSÉES

Ce n'est pas à nos actions à courir après la gloire, c'est à la gloire à les suivre.

* * *

La bonne humeur est le plus grand charme de la vie.



Grandeur éphémère